

Balzac entre le mot et l'écu: le vécu

Boubakour, Samira

Maître de Conférences, Université de Batna, Algérie

samira.boubakour@yahoo.fr

Meziani, Amina

Maître de Conférences, Université de Batna, Algérie

meziani.amina@yahoo.fr

Reçu: 26.09.2012

Accepté: 16.01.2013

Résumé

La notion de l'argent est fondamentale dans la vie et l'œuvre d'Honoré de Balzac, la *Comédie humaine* est peuplée de personnages vouant à l'or une passion sans faille. La fortune a toujours été recherchée par cet auteur, qui tout au long de sa vie a connu des hauts et des bas financiers. Dans cet article, nous nous proposons de procéder à un rapprochement entre la vie de Balzac et son œuvre, et de porter un intérêt tout particulier à la place que tient l'argent dans ces deux univers, et ce à travers l'analyse d'un nombre de ses romans et d'extraits de ses correspondances.

Mots-clés: Balzac, argent, *Comédie humaine*, littérature, roman.

Introduction

Témoin de son temps, la Littérature s'est emparée de divers problèmes et crises vécus par l'être humain, en tant qu'individu et ou membre d'une société. Parmi les problèmes universels subsiste celui de l'argent comme vecteur d'ascension sociale ou de déclin. Le thème de l'argent passionna les Hommes depuis la nuit des temps, les Frères Grimm par exemple, dans *La Petite Table*, *l'Ane et le Bâton*, mettaient en scène un âne qui crachait de l'or. Ce fantasme humain nourrit l'imagination de nombreux auteurs et artistes, parmi ces hommes de lettres se trouve Honoré de Balzac, artiste prolifique du XIX^e siècle, et qui connut, tout au long de sa vie, des ennuis d'argent.

Reflet de la société aristocratique et bourgeoise, la *Comédie humaine* peut être lue en tant que royaume où des personnages de divers horizons se côtoient et s'entredéchirent au nom de l'intérêt, et dans ce territoire balzacien, l'argent est

maître, il dicte sa loi et impose une structure sociale, groupale voire générationnelle.

Cette hantise de l'argent n'est pas seulement présente dans l'œuvre littéraire de Balzac, mais dans sa vie aussi. Ayant connu des déboires financiers à travers des investissements peu lucratifs, Balzac devait fuir ses créanciers en utilisant des faux noms dans différentes demeures. Eternel endetté, cet auteur travailla inlassablement son œuvre, pour pouvoir rembourser ses dettes et acquérir en même temps la gloire. L'importance de l'argent dans le quotidien de Balzac, nous incite à nous interroger sur les représentations de l'argent dans l'œuvre balzacienne, en tant que thème, figure, système de personnages, idéologie et visions du monde.

Afin de répondre à cette question, nous nous proposons d'établir un parallélisme entre la vie de Balzac et son œuvre, et le rôle qu'a tenu l'argent dans ces deux

sphères. Nous partons du principe que l'argent reste le pivot de la *Comédie humaine* et un des chapitres essentiels de la vie de Balzac. Ce thème sera traité à travers différents romans de Balzac et par le biais d'extraits de ses correspondances.

1. La « passion » d'Honoré

Honoré est né à Tours, le 20 mai 1799, d'un père Bernard-François, âgé de cinquante-trois ans, directeur des Vivres de la 22^e division militaire de Tours, vouant sa vie à son travail et à ses tentatives pour se construire un nom et une fortune, et d'une mère Anne-Charlotte-Laure Sallambier, plus jeune de trente trois ans, désireuse de vivre sa vie et jouir de son statut de femme issue de la bourgeoisie. Aîné de cette famille, le jeune Honoré a durant son enfance souffert de l'absence des figures parentales, il a dû faire face à l'absence du père trop occupé professionnellement et de la mère qui s'intéressait le plus à sa vie mondaine. Sa soif de tendresse, il la puisera dans sa relation avec sa gouvernante, sa complicité avec sa sœur aimée Laure et enfin auprès de ses maîtresses.

L'œuvre de Balzac est inspirée largement de sa vie privée, que ce soit à travers sa famille, ses amours, ses affaires, sa vie en somme. Il est intéressant d'étudier son œuvre comme étant un témoignage sur sa vie car, sans cesse, il transposa des éléments de sa vie dans l'intrigue et les personnages de son œuvre. Dans *Le Lys dans la vallée*, Félix de Vandenesse, reproduit, en partie, la vie du jeune Honoré à Paris et sa relation avec sa mère et avec l'argent. Ce personnage principal est le porte-parole de l'auteur sur les rapports qu'un enfant peut avoir avec sa mère, « quelle vanité pouvais-je blesser, moi nouveau-né? Quelle disgrâce physique

ou morale me valait la froideur de ma mère? Etais-je donc l'enfant du devoir, celui dont la naissance est fortuite, ou celui dont la vie est un reproche? » (Balzac, 1994: 17)

Le fait de se sentir mal aimé, de la part de sa mère, qui lui préféra toujours son plus jeune frère Henry-François, le poussa à vouloir inlassablement prouver sa qualité et d'avoir un grand nom qui marquera la postérité par son génie. Par la littérature, il crut posséder la fortune et atteindre la gloire. Ainsi, il donna vie à une œuvre gigantesque composée de presque quatre-vingt-dix romans et nouvelles, une trentaine de contes, cinq pièces de théâtre, peuplée de quasiment deux mille personnages, et qui peint la société française de 1789 à 1848.

Les maîtres-mots de cet univers sont: l'argent, la gloire et le plaisir. L'intérêt économique est omniprésent dans les décisions familiales, existentielles, professionnelles, etc. Cette « manie » pécuniaire a longtemps été celle de Balzac lui-même. En effet, très jeune, Honoré voulait prouver à ses parents qu'il avait pris la bonne décision en délaissant le métier de notaire pour se consacrer à la littérature, il était persuadé que cet art lui offrirait la possibilité de rendre le nom de Balzac synonyme de reconnaissance sociale et de grande fortune. Mais cet entêtement à vouloir faire fortune à travers la littérature et ses métiers, notamment l'imprimerie, ne provoque qu'endettement sur endettement. A vingt-neuf ans, ses principaux créanciers furent les membres de sa famille, il leur devait la somme de 50 000 francs, en particulier sa mère, ce qui aggrava terriblement leur relation.

Que ce soit le Père Goriot « le Christ de la paternité », Madame de Mortsauf, Madame Grandet, etc., les parents dans

l'univers balzacien doivent tout donner à leur progéniture, même si cet amour risque d'être récompensé par de l'ingratitude. Ceci nous rappelle inversement la relation qu'avait Balzac avec sa mère, qui l'aida à rembourser une dette, mais en l'humiliant toute sa vie. Félix de Vandenesse évoque ses problèmes d'argent, le coût de son éducation et le courroux de la mère. « Sans argent, adieu les soirées. J'avais écrit à ma mère de m'en envoyer, ma mère me gronda » (Balzac, 1994: 68).

Dans la réalité, Madame de Balzac, ne faisait pas seulement que gronder son fils. Il a dû supporter durant des années ses ordres et ses soupçons. Maintes fois, il écrira à sa sœur, ses amies et ses maîtresses, pour raconter ses souffrances amères. A trente cinq ans et en pleine gloire littéraire, dans une lettre adressée à Mme Hanska, Balzac présente une esquisse de sa situation par rapport à son endettement: « Mettez d'un côté 37 000 francs à payer, de l'autre 28 francs de papier et une bouteille d'encre, quelques plumes que j'ai fait acheter, vous aurez une idée nette de ma position. » (Balzac, 1990: 168). Pour lui, l'ordre du jour continuuel était de gagner de l'argent, encore plus d'argent, pour s'éviter la honte et le déshonneur. Il s'acharnait à écrire, que ce soit des romans, nouvelles, pièces de théâtre, articles de presse, etc.

Possédant une ambition hors-pair, Honoré voulait s'assurer rapidement une fortune, alors, il s'essaya à d'autres activités, notamment dans les domaines de la politique, des affaires et des finances. Cependant dans ce dernier domaine, il était un piètre administrateur. Résultat, il a vécu la majeure partie de son existence endetté jusqu'au cou, se cachant même de ses créanciers, et il n'avait d'autres solutions que d'écrire. Dans une lettre à son amie Zulma Carraud, Balzac, décrivait sa vie qui

se résumait à un travail incessant pour « soutenir [s]a malheureuse existence » (Balzac, 1960-1969: 452). Il ne pouvait que travailler, il écrit à Madame Hanska qu'« un jour sans travailler, je suis le lendemain sans pain, personne ne songe à cela » (Balzac, 1990: 194). Ainsi, en 1840, Balzac écrivait en prédisant: « mon travail ne paiera pas ma dette, il faut aviser à autre chose. Je n'ai plus que dix années de véritable énergie et si je n'en profite pas, je suis un homme perdu. » (Balzac, 1990: 515)

2. L'argent est vivant, ça produit

Cette partie, traitera de certains personnages balzaciens hantés par l'argent qui peuvent être considérés comme de véritables « victimes » de leur monomanie. Dans *Eugénie Grandet*, l'argent détermine les relations sociales et affectives. Félix Grandet, homme d'affaire hors-pair et fonctionnaire d'état, peut représenter l'alter ego souhaité de Balzac dans le monde des affaires, qui reste un piètre homme d'affaire lui-même. Mais en même temps, il subsiste des ressemblances entre Félix Grandet et le père de Balzac fonctionnaire d'état et investisseur, même s'il n'a pas connu, lui aussi, le succès de Félix Grandet. Les transactions du père Grandet, maison, terrains et une abbaye transformée en ferme, au début du roman, ne sont pas sans nous rappeler, les achats du père Balzac qui, en 1804, a acquis une maison et une ferme anciennement une église.

Tout comme Gobseck, célèbre usurier et avare de la *Comédie humaine*, Félix Grandet voue un véritable culte pour l'argent, il ne vit que pour le fructifier, et ces seuls moments de bonheurs ne sont que lorsqu'il est face à son or. Ce personnage sacrifia famille et vie sociale pour l'amour de l'argent. Le voilà qui donne à sa fille,

non des conseils pour réussir sa vie maritale, mais des conseils pour avoir plus d'argent: «Tu devras me baiser sur les yeux pour te dire ainsi des secrets et des mystères de vie et de mort pour les écus. Vraiment les écus vivent et grouillent comme des hommes: ça va, ça vient, ça sue, ça produit.» (Balzac, 1972a: 199-200)

Ainsi l'argent est personnifié, il a une vie et une mort. Mais contrairement à d'autres types d'avares, comme Harpagon, les personnages balzaciens vivant une monomanie vis-à-vis de l'argent, veulent faire fructifier cet argent, il doit être toujours en mouvement pour ramener plus. Ce désir d'avoir toujours encore plus, peut être le seul moyen pour Balzac de satisfaire sa «boulimie» d'achat, lui qui croulant sous les dettes faisait des achats inconsidérés, subissant ainsi les remontrances de sa mère ou de sa confidente et maîtresse Madame Hanska.

Honoré était fragile devant le luxe, il voulait toujours trouver le moyen d'entreprendre une affaire qui lui rapporterait de l'argent facilement et durablement, et de la sorte vivre la belle vie. Ce trait de caractère est le plus présent dans *César Birotteau*, où le naïf parfumeur est à l'image d'Honoré, un peu rond, représentatif de la société bourgeoise de 1830, avide de reconnaissance sociale et de gloire. César était à la fois rusé et honnête, aimant le luxe, séduit par les bénéfices attendus par les spéculations, avant même qu'elles ne se réalisent. Face aux dettes découlant de mauvaises affaires, César et Balzac se sont tués au travail en gardant toujours au fond du cœur l'espoir d'un lendemain meilleur.

Ainsi en 1835, l'univers de Balzac tournait autour de deux choses: travail et argent. Le travail jour et nuit, en écrivant à Madame Hanska, pour lui dire qu'il n'avait

plus le temps pour lui écrire car son programme quotidien se résume au «travail, toujours du travail, des nuits embrasées succèdent à des nuits embrasées, des jours de méditation, à des jours de méditation, de l'exécution à la conception, de la conception à l'exécution» (Balzac, 1990: 264). L'argent, certes il en gagnait «immensément [...] par rapport à la chose commune», mais comparativement à ces besoins (achats) «quoique surpayé» (Balzac, 1990: 264), tout cet argent ne suffisait plus.

3. Le monde d'or et de fer nommé Paris

Dans l'univers balzacien, Paris, enfer de la vanité, est un lieu attractif où la richesse est témoin de classe sociale. Nécessitant le faste et l'apparat, la vie parisienne contrairement à celle de la Province beaucoup plus simple et discrète, est là où le fort dévore le faible, et où il n'existe aucune place pour la pitié. Les jeunes héros balzaciens veulent y faire leurs preuves, à l'image de Rastignac qui lançait son célèbre défi à Paris «A nous deux maintenant!» (Balzac, 1963: 309). Certains personnages sont passés d'une vie provinciale à la vie de la capitale, ils ont connus la misère et la souffrance, tel est le cas pour Louis Lambert ou Raphaël, qui ont dû subir, à Paris, les malheurs que rencontrent les personnes pauvres et sans fortune. Ces héros, en constitution, vont puiser des conseils de personnes bienveillantes à leur égard pour réussir leurs apprentissages parisiens.

Déjà Félix de Vandenesse, plaçait l'argent comme première condition de vie à Paris, «que tenter à Paris sans argent?» (Balzac, 1994: 25), mais grâce aux conseils judicieux de Madame de Mortsauf, il saura se faire un nom et une fortune dans cette

jungle humaine. Les personnages avec une certaine pureté d'âme n'ont pas réellement de place, dans ce Paris impitoyable. Le père Goriot, symbole de l'amour paternel inconditionné et éternel, meurt à cause de l'ingratitude de ses filles dans la misère. Et le jeune Rastignac, apprend petit à petit grâce aux orientations de Vautrin les rouages de cet univers.

Le Père Goriot, témoigne de la perte d'un système social et de la montée d'un autre inspiré de l'argent et de l'individualisme. Les longs dialogues entre Rastignac reflet de la naïveté de Balzac jeune et Vautrin représentant du désir de Balzac adulte pour la puissance et le pouvoir, tournent autour de l'importance de l'argent dans le monde et dans la vie d'un homme. Par exemple, l'ancien forçat (Balzac, 1963: 183) présente au jeune homme un aperçu sur les frais nécessaires pour mener la belle vie à Paris, en disant

« si vous voulez faire figure à Paris, il vous faut trois chevaux et un tilbury pour le matin, un coupé pour le soir, en tout neuf mille francs pour le véhicule. Vous seriez indigne de votre destinée si vous ne dépensiez trois mille francs chez votre tailleur, six cents francs chez le parfumeur, cent écus chez le bottier, cent écus chez le chapelier. Quant à votre blanchisseuse, elle vous coûtera mille francs... »

La valeur biographique est très présente dans *Les Illusions perdues*, où Balzac a donné certaines de ses caractéristiques, physiques et morales, aux personnages principaux. Tout comme David, Balzac a connu la faillite, et durant des années, a dû lutter pour s'acquitter de ses dettes et rembourser les créanciers. Et tel Lucien, il était un jeune écrivain provincial débarquant à Paris voulant devenir grand.

Les Illusions perdues, nous offre une comparaison entre la province, avec la ville d'Angoulême et Paris, cette dernière a pu anéantir les illusions du jeune poète

provincial Lucien de Rubempré qui, dévoré d'ambition littéraire, croyait en son génie. Il voulait réussir par la littérature et par la « grande plaie de ce siècle » le journalisme, mais qui reste « un enfer, un abîme d'iniquités, de mensonges, de trahisons, que l'on ne peut traverser et d'où l'on ne peut sortir pur » (Balzac, 1972b: 174). Ayant appris les leçons du monde de l'édition, de la presse et du journalisme, le jeune Lucien ignorait encore les trahisons du monde; « aussi, malgré sa perspicacité, devait-il y recevoir de rudes leçon » (Balzac, 1972b: 304).

La plus grande leçon à tirer, est celle qui dit que pouvoir rime avec argent. Il dit que « Paris est un singulier pays [...] l'intérêt accroupi dans tous les coins » (Balzac, 1972b: 295). Ainsi « la seule puissance devant laquelle ce monde s'agenouille » (Balzac, 1972b: 140) est l'or. Dans le besoin, l'artiste deviendra une machine à mots, désenchanté, se méprisant lui-même, et se plongera dans l'empire des sens pour pouvoir ressentir encore quelque chose. Dans cet univers parisien, la vanité et la cupidité sont maîtresses, à travers *Les Illusions perdues*, nous découvrons les changements qui s'opèrent sur la personnalité de Lucien qui du naïf jeune poète, deviendra une personne calculatrice et cupide, cette transformation peut être rapprochée de celle du jeune Rastignac.

Mais Paris reste aussi le lieu propice pour l'expression des natures les plus noires, tel est le cas de la parente pauvre, Lisbeth Fischer, dans *le Paris de 1840*, cette femme qui est en proie à la jalousie et l'envie à l'encontre de sa sœur Adeline, plus belle qu'elle et qui a fait un bon mariage. Se voyant enlever l'amour de sa vie par sa nièce, Bette commence à échafauder des plans visant l'anéantissement de la famille de sa sœur qui l'accueille. Contrairement aux pères

Goriot et Grandet, la monomanie de *la cousine Bette* est strictement négative, elle ne porte dans son cœur aucun sentiment positif, elle ne pense qu'à la destruction: « réduire tout ce monde, Adeline, sa fille, le baron, en poussière ! » (Balzac, 1993b: 105).

Dans ce monde, seul l'argent permet la satisfaction de tous les désirs, il détruit les anciens rapports sociaux et s'instaure comme nouvelle religion, Crevel explique, bibliquement cela à Adeline, pour lui démontrer que le veau d'or, « a été réellement le premier grand livre connu » (Balzac, 1993b: 303). Désormais ni le Roi ni la Religion ne peuvent faire face à l'argent car « au-dessus de la Charte il y a la sainte, la vénérée, la solide, l'aimable, la gracieuse, la belle, la noble, la jeune, la toute-puissante pièce de cent sous » (Balzac, 1993b: 302).

Dans ce siècle balzacien le profit, l'égoïsme et l'avidité sont maîtres. L'argent remplace toutes les valeurs sociales et morales, il n'existe plus d'amour filial, ni fraternel, le secours porté à autrui est conditionné par l'intérêt. Dans ce roman, l'argent et la richesse sont motifs d'injustices sociales et morales. Traduisant, de la sorte, les malaises qu'a connus Balzac entre l'argent et la religion, ce roman de la vertu achetée, explique la désillusion, celle de l'auteur envers la société parisienne de son époque.

4. Les visages de l'argent

L'argent a eu différents visages dans la *Comédie humaine*. Nous allons, à présent, nous intéresser à ses représentations masculines et féminines. Le roman *Splendeurs et misères des courtisanes* véhicule deux représentations « masculines » de l'argent et de son pouvoir avec Jacques Collin et le Baron de

Nucingen. Ces personnages traduisent les différentes acceptions de noblesse et bourgeoisie et la lutte entre ces deux classes. L'évocation de ces différents milieux sociaux s'accompagne de la soif omniprésente du pouvoir et de l'argent.

Jacques Collin, Trompe-la-Mort, Vautrin, alias Carlos Herrera, revient après *Les Illusions perdues*, pour « aider » Lucien de Rubempré, dans son ascension sociale, en le poussant vers le mariage d'intérêt qui assurera fortune et statut social au jeune homme. La richesse de Collin, banquier des trois bagnes, était grande. Il profitait des dépôts qui lui étaient confiés, de gré ou de force, et sa réponse pour un non-paiement était les coups de poignard. A cela s'ajoute, l'argent offert par l'évêque à Carlos Herrera, du temps où il se faisait passer pour un religieux espagnol. Tartuffe, sans scrupule, cet homme ne pensait qu'à ses intérêts.

Le baron de Nucingen, lui aussi banquier, a bâti sa fortune sur le jeu de la bourse et sur les malheurs des autres, il était considéré comme une des plus riches personnalités de tout Paris. Ne pensant qu'à amasser de l'argent, il fut surpris en rencontrant l'amour à travers Esther Gobseck, la courtisane pour laquelle il commettra les pires folies, lui d'habitude si réservé et froid. Face à cette nouvelle « faiblesse » du baron de Nucingen, Collin s'empressa de se proposer pour lui rendre service, en lui assurant les faveurs de la jeune femme, le criminel saisissait « dans une seule pensée tout le parti qu'un homme de sa trempe devait tirer de la pauvre Esther » (Balzac, 1968: 68).

L'argent dans ce roman est gagné de façon suspecte et tâchée d'immoralité, tous les moyens sont bons pour l'obtenir. La richesse donne le pouvoir et le bonheur, Nucingen, était conscient que seul son

argent a pu lui offrir Esther, car croyant la posséder il s'exclame en disant: « Gomme on a réson t'afoir paugoup t'archant! » (Balzac, 1968: 246).

Comme on a raison d'avoir beaucoup d'argent!, telle est la solution pour la satisfaction de tous les désirs et la clé de la possession. Dans ce roman, le noble baron de Nucingen et le forçat Jacques Collin, se valent et se ressemblent, ils ne pensent qu'à la satisfaction de leurs désirs, à travers l'argent qui leur accordera le pouvoir. En ces temps-là l'argent devient « la garantie sociale universelle » (Balzac, 1968: 328).

Face à ces hommes froids et calculateurs figure, dans le monde balzacien, leur alter égo féminin, représenté par Fœdora, personnage de *La Peau de chagrin*. Considérée comme une femme sans cœur, belle comtesse, riche, n'ayant pas d'amant, Rastignac la décrit comme étant « une femme à marier qui possède près de quatre-vingt mille livres de rentes et qui ne veut de personne [...] La plus belle femme de Paris, la plus gracieuse. » (Balzac, 1993a: 154)

Cependant, cette femme reste insaisissable et provoque la crainte, le désir et le respect des hommes. Tel le désir de richesse qui obsédait le jeune Raphael, héros de *La Peau de Chagrin*, cette femme l'envouta et il désirera la posséder, rêvera d'elle et voudra s'en approcher. A un moment donné, il proclamera haut et fort que « Fœdora, c'est la fortune! » (Balzac, 1993a: 166). Cette femme cruelle, ravissante, séduit les hommes, sans qu'ils la possèdent, représente l'allégorie de l'argent, désiré par tous, sans réellement appartenir à quiconque.

Conclusion

Ainsi, dans le monde balzacien, comme dans sa vie privée, littérature et argent était

intimement liés. A la fois source de satisfaction, lui offrant la gloire, et source d'ennui, à cause du rythme de son travail, la littérature est à la fois aimée et détestée. Dans une lettre à Madame Hanska en 1846, il disait: « Maudits argent! Maudits romans! [...] Moi, je les hais les romans, surtout les romans à finir » (Balzac, 1990: 487). Ce qui dénote l'épuisement intellectuel dans lequel il se trouvait. Cependant, certains critiques estiment que c'est bien la littérature et les romans qui donnaient l'envie de vivre à Balzac, Zweig (1950) va même au point de dire qu'inconsciemment Balzac voulait rester endetté, afin d'être toujours obligé d'écrire et d'inventer.

L'argent dans l'univers balzacien est au centre des rapports humains et sociaux. Il dicte les lois et offre le pouvoir à toute personne le possédant. L'argent transforme l'étudiant pauvre, dans *Le père Goriot*, le rendant plus vaillant et agile, possédant un pouvoir inouï et quasi magique. Le jeune étudiant apprendra à dépenser sans réfléchir au lendemain. L'argent offre la possibilité de l'ascension sociale pour les personnages. Barbéris (1973) estime que dans l'écriture balzacienne, le système financier appartenant à la bourgeoisie dicte ses lois aux hommes et s'érige comme étant une nouvelle morale, un maître absolu qui instaure les règles sociales, institutionnelles et idéologiques.

L'argent est l'objet de la monomanie de maints personnages, car il accorde la noblesse, comme pour le banquier Nucingen, la respectabilité comme pour Charles Grandet et même le bonheur comme pour Félix Grandet. L'intérêt et l'appât du gain orientent les relations entre les personnages et deviennent un des objectifs des parisiens.

Balzac a su créer tout un monde, et comme le disait Hugo une « œuvre

immense et étrange » (cité dans Melka, 2008: 50), immense par son ampleur et étrange par sa modernité et par rapport à l'époque. Karl Marx estimait qu'il apprenait plus de ses lectures de Balzac, sur la vie socioéconomique de son époque libérale que des divers autres érudits.

Véritable témoin de son temps, Balzac a placé les balises d'une certaine forme de modernité structurelle et psychologique dans l'écrit réaliste avec l'instauration d'un univers placé sous le signe de la dette, du revenu, des achats et de la fortune qui détermine la place du sujet par rapport à son groupe et à la société.

Cet auteur a pu nous offrir un monde basé sur l'argent qui peut peser sur la destinée humaine, et qui selon Lukacs (1999) peut même enlever toute dignité humaine à l'homme au nom du libéralisme. Balzac dépeint un cosmos socioéconomique qu'il voulait entier, profond et exhaustif. Certes, c'était un moyen pour gagner sa vie et rembourser ses dettes, mais la littérature a pu révéler toute l'étendue de son génie, même si c'était au prix de sa vie.

Bibliographie

- Balzac de H. (1994). *Le Lys dans la vallée*. Paris: Booking International, coll. Grands textes classiques.
- (1993a). *La Peau de chagrin*. Alger: ENAG/Editions.
- (1993b). *La Cousine Bette*. Paris: Booking International.
- (1990). *Lettres à Madame Hanska*. Volume I. éd. établie par Roger Pierrot. Paris: Robert Laffont, « Bouquins ».
- (1990). *Lettres à Madame Hanska*. Volume II. éd. établie par Roger Pierrot. Paris: Robert Laffont, « Bouquins ».
- (1972a). *Eugénie Grandet*. Paris: Librairie Générale Française, Livre de Poche.
- (1972b). *Les Illusions perdues*. Paris: Librairie Générale Française.
- (1972c). *César Birotteau*. Paris: Librairie Générale Française.
- (1968). *Splendeurs et misères des courtisanes*. Paris: GF Flammarion.
- (1963). *Le Père Goriot*. Paris: Classiques Garnier.
- (1960-1969). *Correspondances I*. Textes classés et annotés par Roger Pierrot. Paris: Edition Garnier.
- Barbérís, P. (1973). *Le Monde de Balzac*. Paris: Arthaud.
- Melka, P. (2008). *Victor Hugo, Un combat contre les opprimés, étude de son évolution politique*. Paris: La compagnie littéraire.
- Lukacs, G. (1999). *Balzac et le réalisme français*. Paris: La Découverte
- Zweig S. (1950). *Balzac. Le roman de sa vie*. Paris: Albin Michel